

Interview du Métropolitite Emilianos Timiadis

Introduction

Le Métropolitite Emilianos Timiadis de Syllivria, évêque grec orthodoxe du Patriarcat œcuménique de Constantinople, est décédé le vendredi 22 février 2008. Peu avant sa mort Mgr Emilianos avait accordé une interview publiée dans la Revue UNITE DES CHRETIENS, numéro de janvier 2008, Semaine de l'Unité, dans la série "**Grands Témoins**".

Né en 1916, Mgr Emilianos a marqué de son empreinte la vie œcuménique du dernier siècle. Son amour de l'Eglise le conduisit très tôt à un engagement, très actif et plein de charité, dans les relations ecclésiales. Il a toujours trouvé scandaleuse la division entre chrétiens ; ses premiers contacts œcuméniques remontent à 1942. Représentant du Patriarcat œcuménique auprès du Conseil œcuménique des Eglises à Genève pendant 25 ans, il a fréquenté la plupart des responsables orthodoxes et protestants du monde, sans parler des dirigeants civils des pays où il était amené à se rendre. Cet homme de paix, qui savait s'entendre avec tous, a été un acteur clé des grandes évolutions de l'après-guerre, en particulier de la levée des anathèmes entre les Eglises orthodoxes et l'Eglise catholique ; et aussi comme premier président de la Commission de dialogue entre l'Eglise orthodoxe et la Fédération luthérienne mondiale.

Les dernières années de sa vie Mgr Emilianos séjournait très souvent dans la Communauté catholique de Bose en Italie. Les funérailles de ce grand apôtre de l'Unité ont eu lieu à Aigion, en Grèce, le samedi 23 février 2008.

Je suis né en 1916 dans l'empire ottoman, à Iconium, en Anatolie, (Konya, dans la Turquie actuelle). A la suite de l'échange massif de populations entre la Grèce et la Turquie, ma mère, qui avait 24 ans à l'époque, et déjà veuve, mes trois frères et sœur et moi, nous sommes réfugiés d'abord à Istanbul, puis en Grèce ; nous y avons vécu dans des conditions de dénuement extrême.

J'ai fait mes études à Istanbul : une grande ville très cosmopolite où se côtoyait Turcs, Arméniens, Juifs, Français, mais aussi chrétiens et musulmans, quoique avec une certaine distance. Le Mouvement catéchétique de la jeunesse en Grèce auquel j'ai participé pendant des années a beaucoup compté, et c'est là que j'ai mûri mon désir de faire de la théologie. Aussi, après des études commerciales, j'ai passé cinq ans à la Faculté de théologie de Halki, où j'ai reçu un enseignement très ouvert; certains de nos professeurs venaient de Kiev, de Strasbourg.

Une fois ordonné prêtre, comme je ne pouvais pas rentrer en Grèce occupée par les Allemands (c'était en 1942) on m'a confié à Istanbul une première paroisse, de Grecs réfugiés d'Anatolie. C'est là que j'ai commencé à collaborer avec l'YMCA (1) et à rencontrer régulièrement le curé de la paroisse catholique. Puis en 1946, le Patriarche m'a envoyé à Londres, pour assister l'évêque Germanos de Thyatire, qui était un homme de grande envergure, ancien directeur de la faculté de théologie de Halki où il avait eu pour élève le futur patriarche Athénagoras. Partisan convaincu du rapprochement des chrétiens, il avait été l'un des présidents du Conseil œcuménique des Eglises et avait le souci de transmettre à ses prêtres ce en quoi il croyait. Il m'a profondément marqué. Je suis resté huit ans à Londres ; j'avais de très bons rapports avec les anglicans, des évêques m'invitaient à prêcher dans leur diocèse. Au cours de ces années, j'ai eu l'occasion de faire huit mois d'études en Ecosse, à l'invitation de l'Eglise presbytérienne. J'ai admiré la prédication de ces pasteurs presbytériens : leurs homélies, courtes, vivantes, pleines d'anecdotes et d'images, allaient à l'essentiel. Là aussi, on me demandait fréquemment de présenter l'orthodoxie à divers auditoires.

En 1952, j'ai été envoyé en Belgique, dans la région des charbonnages, où vivait une importante colonie grecque émigrée. Mais j'habitais le port d'Anvers, et c'est un prêtre catholique qui m'a initié au monde des marins, qui étaient aussi mes ouailles. Un jour nous avons décidé de nous réunir avec un certain nombre d'aumôniers de marins de toutes les nationalités et confessions, autour d'un repas préparé par ma mère. C'était en 1954... Vingt-cinq aumôniers sont venus ! l'Anglais, l'Américain, le Suédois, des prêtres catholiques de l'Association *Apostolatus Maris*, etc. par la suite nous nous sommes réunis chez moi régulièrement deux fois par mois. Le secrétaire général du Conseil œcuménique des Eglises, le pasteur Visser 't Hooft, lors d'une visite en Belgique, a entendu parler de ces réunions, m'a téléphoné et est venu constater, étonné, cet œcuménisme de terrain, presque spontané, joyeux et fraternel... Il m'a alors invité à venir faire des conférences à l'Institut d'Etudes œcuméniques de Bossey. (2)

En 1956 a eu lieu la catastrophe minière de Marcinelle, qui a fait près de 300 victimes, de toutes nationalités. Les familles accouraient de partout, d'Italie, de Grèce, de Serbie, du Maghreb... Comment aurait-il été possible de s'occuper uniquement de mes ouailles grecques ? Le malheur était le même partout, et nous nous adressions à ceux, quels qu'ils soient, qui avaient besoin de nous. Très vite, avec les aumôniers des autres confessions chrétiennes, nous avons organisé une sorte de "groupe de consolation". Nous avions une réunion tous les soirs pour faire le point et adapter au mieux notre présence et nos actions pour venir en aide, moralement et matériellement, à cette foule de gens malheureux et désemparés.

C'est à regret que vous avez quitté la Belgique...

En 1958, le patriarche Athénagoras m'a demandé d'aller à Genève représenter le Patriarcat œcuménique auprès du Conseil œcuménique des Eglises. J'y suis resté 25 ans. Mon rôle était de

faire le lien entre les deux organismes, de faire connaître, sur tous les sujets, le point de vue orthodoxe, de contribuer à une meilleure compréhension entre protestants et orthodoxes. Mais aussi de faire connaître la démarche œcuménique aux pays orthodoxes, dont la plupart étaient alors sous domination communiste. Je fréquentais leurs ambassadeurs dans les réceptions, je leur posais des questions, j'essayais de les familiariser avec une autre approche de la religion. J'ai contribué à faciliter l'entrée du Patriarcat de Moscou au Conseil œcuménique des Eglises en 1961, en convainquant l'ambassadeur d'URSS que le COE n'était pas une antenne de la CIA ! Je faisais de nombreux voyages dans ces pays communistes, en particulier pour persuader les autorités civiles de laisser sortir des ecclésiastiques pour des séjours d'études.(3)

Très tôt le patriarche Athénagoras avait désiré rencontrer le Pape. Il voulait encourager le rapprochement avec tous les chrétiens. Un aspect essentiel de cet homme remarquable est qu'il avait le souci de toutes les Eglises, et pas seulement de la sienne. Il avait donné sa vie à la recherche de l'unité, et m'encourageait sans cesse à améliorer les relations avec les catholiques. C'était un ascète, toujours premier levé, dernier couché, qui passait des heures en prière, charitable en toutes circonstances. Il était déjà persécuté par le gouvernement turc, qui voyait d'un mauvais œil son influence internationale. Un jour, après m'avoir demandé mon avis sur une question particulière, il m'a dit : « Tu es trop sévère. Tu devrais être un peu plus modeste et humble, et accepter de souffrir » J'ai fait ma maxime de ce conseil...

Du côté catholique, c'est le Concile Vatican II qui a préparé la rencontre des deux Primats à Jérusalem (1964), la levée des anathèmes en 1965, le premier échanges des visites en 1967.

J'ai participé à la quatrième session du Concile, en 1965, comme envoyé officiel du Patriarcat œcuménique. La Communauté de Taizé réunissait tous les soirs les observateurs, dont je faisais

partie, dans une maison qu'elle louait à Rome. Les évêques catholiques qui venaient à ces réunions nous demandaient de leur signaler les points faibles des textes en préparation... Je peux dire que j'ai reçu à Vatican II un autre baptême : celui de l'amitié et de la sincérité.

Les catholiques se demandaient à ce moment-là comment venir à bout du triomphalisme, et je me disais que nous aussi aurions eu besoin de nous désintoxiquer de cette maladie...

J'étais dans la voiture de Paul VI quand il est arrivé au Phanar en 1967, et j'ai vu à quel point il était frappé par l'état précaire de l'édifice. On voyait qu'il éprouvait beaucoup de compassion pour celui qui vivait dans cette précarité...

A quoi correspond votre titre de " Métropolitite de Sylivria" ?

Quand j'ai été sacré évêque, j'ai d'abord été "évêque de Lungro", capitale de la Calabre. Cette province du sud de l'Italie faisait partie aux premiers siècles du christianisme, (jusqu'à la fin du XI^e siècle.) de l'Eglise de Grèce : c'était une colonie byzantine. Et voilà qu'en 1964, à la fin du Concile, pour me remercier, Paul VI m'a autorisé à aller en Calabre. C'était la première fois qu'un évêque orthodoxe visitait cette terre depuis la rupture entre Grecs et Latins. J'y suis allé en train : à Lungro, on m'a accueilli en grande pompe : le tapis vert était déroulé à la gare, les autorités civiles, les carabinieri étaient présents... Mais à la suite de la levée des anathèmes, le patriarche a souhaité changer la dénomination de mon évêché pour une autre (Sylyria) qui se trouve ailleurs en Turquie, pour respecter le canon ecclésiologique qui veut que pour un lieu il n'y a qu'un évêque. Or à Lungro, il y a un évêque gréco-catholique.

A votre retraite, pourquoi avez-vous choisi de passer la moitié de l'année à Bose ?

Un jour, le fondateur de Bose, Enzo Bianchi, m'a confié que la communauté avait besoin d'une présence ascétique et de pères spirituels, de starets, comme on les appelle en Russie. Alors je suis venu à Bose et j'assume une présence, je suis là comme en famille. Bose est aussi un endroit où je peux discuter de problèmes théologiques. Mais j'ai aussi ma résidence en Grèce, où je passe six mois de l'année.

L'œcuménisme est-il aujourd'hui en stagnation ?

Non, mais il s'est arrêté au niveau des spécialistes. Pour qu'il atteigne le grand nombre des fidèles, il faudrait que nous trouvions une langue commune. Nous sommes esclaves de la langue des restrictions canoniques ! Nous, orthodoxes, avons par exemple absolutisé la longue durée du jeûne, certaines coutumes sans poids théologiques... Catholiques et orthodoxes, nous devrions discuter de ces problèmes ensemble.

Au département Foi et Constitution du COE, on a donné des réponses à la plupart des questions posées. Et pourtant reviennent maintenant toujours les mêmes sujets... Peut-être faut-il changer le style, la façon de formuler notre foi ? La reformuler pour l'homme contemporain. Il faut retrouver le sens originel des mots : bien des divergences ne sont en fait que des malentendus. Il faut aussi se connaître mieux, expliciter les non-dits par des consultations plus fréquentes. Il y a un art du dialogue, qui consiste à se mettre à la place de l'autre, à faire avec une constance héroïque l'effort de voir les choses du point de vue de l'autre. Aussi dans les dialogues il faut être très attentif au travail du traducteur, qui est capital, qui est un art.

Il faut faire le partage entre ce qu'il est essentiel de croire et ce qui n'est pas indispensable, discerner l'unité de l'uniformité. Nous absolutisons parfois des traditions qui relèvent des cultures locales. Or l'unité se fera dans la diversité, qui est comme une trace de la

diversité des personnes de la Trinité. Dans l'Eglise primitive, il n'y avait pas d'uniformité non plus ! des rites multiples ont cohabité pendant des siècles. Rien qu'en Occident, à côté du grégorien on trouvait les rites ambrosien, lyonnais, mozarabe, etc...

Il faut se concentrer sur deux questions essentielles : la conciliarité, et la signification de la primauté. Qu'est-ce la primauté ? Nous pensons qu'elle revient à l'évêque de Rome, mais conçue comme une primauté *inter pares*. Mais que faire en cas de blocage ? C'est à cela qu'il faut réfléchir. L'Occident a voulu étendre à la personne et au ministère de l'évêque de Rome - jusqu'à en faire une primauté de juridiction - l'honneur que le Christ a attribué à Pierre, mais cet honneur était adressé à l'ensemble des apôtres. D'ailleurs il n'y avait pas de primauté du Pape aux premiers siècles, c'est venu ensuite, quand le Pape a eu besoin d'asseoir son autorité pour se défendre, pour justifier les croisades.

L'Eglise, ce n'est pas le bâtiment bien sûr, mais la communauté des rachetés rassemblés autour de l'Eucharistie. Il faut parallèlement décléricaliser, désinstitutionaliser l'Eglise, promouvoir le dynamisme des chrétiens, qui ne doivent pas assister en spectateurs, critiquant facilement mais évitant de participer. Au baptême Dieu investit tant de force, une force inexprimable, dans chaque personne ! Cela reste en chaque baptisé comme un capital, une énergie qu'il faut faire fructifier. A chacun de faire des fouilles dans son propre être. Nous n'avons pas le droit de dire "*je suis faible !* " Ce sont de simples laïcs qui ont converti l'Europe. L'Eglise de Rome a été fondée par des matelots, des esclaves, des paysans...

Il faut mettre l'accent sur la formation des chrétiens tout au long de leur vie : le catéchisme ne suffit plus. La formation actuelle est dépassée, stéréotypée, superficielle, et de l'ignorance naît l'indifférence, une carence de maturité spirituelle ; or le Mouvement œcuménique ne peut progresser qu'en s'appuyant sur tous les baptisés. A 91 ans, je m'instruis encore !

L'unité des chrétiens, c'est une communion. Pas seulement une unité doctrinale, mais une dépendance les uns des autres. On ne

peut séparer théorie et *praxis* : l'Évangile n'est pas seulement un guide pour croire, c'est un guide pour vivre. Et nous savons bien que seul l'amour inconditionnel de Dieu pour l'homme, déployé en nous par l'Esprit Saint, peut rétablir l'unité.

La marche de l'unité est inséparable de la conversion. L'unité des chrétiens est et restera difficile et lente à réaliser. Mais ce souci ne doit pas nous faire oublier que nous tous avons comme vocation commune l'évangélisation du monde, exigence même de l'Eucharistie. Unité et évangélisation vont de pair et sont inséparables ; elles expriment une certaine qualité et dimension de vie de toute l'Église en état de mission. Et puisque l'Église est un sacrement, elle engage tous les baptisés vers cette unité entre Dieu et l'humanité. C'est dans une métamorphose spirituelle et la conversion de plus en plus radicale de chaque communauté chrétienne à l'Évangile que se réalisera notre unité.

Aux premiers siècles, les païens étaient ébranlés en constatant combien les chrétiens s'aimaient après avoir reçu l'Eucharistie. Le monde a besoin inlassablement de notre témoignage : il faut qu'il sente, qu'il voie, qu'il découvre en nous l'Évangile vivant, afin que nous devenions le pont entre Dieu et notre prochain.

1) Young Men's Christian Association, fondée en 1884 par le protestant George Williams, est devenu un vaste mouvement de jeunesse œcuménique et international.

2) L'Institut de formation à l'œcuménisme de Bossey, à quelques kilomètres de Genève, créé par le COE en 1946.

3) C'est pendant son séjour à Genève, en 1970, que Mgr Emilianos a fondé, avec le P. Juan Garcia Hernando, un prêtre espagnol, l'EIIR (Rencontres internationales interconfessionnelles de religieuses-religieux) une association œcuménique qui rassemble des baptisés de divers pays, et organise tous les deux ans un important rassemblement où sont données des conférences sur un thème œcuménique.

DE LA REVUE "UNITE DES CHRETIENS" (Paris)